

brasier. Plusieurs grosses pierres avaient déjà roulé dans la fournaise et il n'y avait plus que quelques efforts à faire pour atteindre le point où les eaux devaient s'élançer.

A cette vue, M. Van Baert ne put contenir sa joie. Il battit des mains avec un enthousiasme d'enfant et cria au courageux travailleur :

— Bien, bien, camarade, c'est cela ! Vous allez nous sauver tous et je vous récompenserai comme un roi. Courage, vous autre, continua-t-il en s'adressant aux sapeurs, encore un moment, et ce brave homme aura fait cesser tout le danger.

L'inconnu ne sembla pas avoir entendu ces promesses et ces encouragements, le bruit de l'incendie et des coups de hache couvrant la voix de M. Van Baert.

Quelques minutes se passèrent encore ; la chaleur devint si insupportable autour des ouvriers que plusieurs furent forcés de reculer. Leur poste n'était plus tenable sur un talus de briques déjà miné par le feu. M. Van Baert tourna les yeux vers l'ouvrier de la muraille ; mais une nappe de flamme s'était élevée entre eux et il ne paraissait plus

— Il aura déserté aussi, pensa le maître de forges avec désespoir.

En ce moment un bruit épouvantable se fit entendre ; c'était comme le bouillonnement des laves liquides dans le cratère d'un volcan, un grondement sourd comme celui d'un tonnerre lointain. En même temps, des tourbillons d'une vapeur noire mêlée de cendre et de fumée montèrent vers le ciel et obscurcirent l'atmosphère, illuminée un instant auparavant par une brillante clarté. M. Van Baert comprit que les eaux venaient enfin de faire irruption.

— Eloignez-vous, éloignez-vous tous ! cria-t-il à ses gens : vous seriez étouffés par cette vapeur brûlante ! Laissez agir la rivière, mes amis ; elle est plus puissante que nous.

En effet, un quart-d'heure après, la cour était entièrement inondée et le dernier charbon s'éteignait en sifflant. Quant aux poutres et aux charpentes qui brûlaient au-dessus du niveau d'eau, quelques coups de hache en eurent bientôt fait justice, et au moment où le jour parut il n'y avait plus rien à craindre pour les bâtiments demeurés intacts.

Comme l'incendie finissait, les ouvriers employés à l'usine et les paysans du voisinage accouraient de tous côtés pour porter secours. L'alarme s'était répandue rapidement ; mais la scène que nous venons de décrire avait été si courte que ces renforts arrivèrent lorsqu'il n'y avait plus rien à faire. M. Van Baert descendit dans la cour principale, où la foule était réunie, et rien en ce moment n'eût pu faire distinguer l'opulent maître de forge du dernier de ses forgerons. Ses vêtements étaient brûlés en plusieurs endroits, son vigage était noirci par le charbon et la fumée.

Il s'arracha aux transports de sa femme et de sa fille et, élevant la voix, il demanda :

— Mes amis, quel est celui de vous qui au péril de sa vie, a pratiqué cette brèche à la muraille et nous a tous sauvés ? Où est-il, que je l'embrasse... Je lui dois plus que la vie !

Les assistants se regardèrent en silence, et un d'eux répondit tristement :

— Je crains bien, maître, que celui dont vous voulez parler ne reçoive jamais vos remerciements. Je n'étais pas bien loin de lui ; quand l'eau a commencé à se précipiter dans la cour, je l'ai perdu de vue tout-à-coup, et peut-être...

— Oh ! cela n'est pas possible ! un si brave homme ! Je donnerais la moitié de ce que je possède pour que vous vous soyez trompé... Mais au moins quelqu'un a-t-il remarqué ses traits ? pourrait-il le reconnaître ?

Personne ne répondit cette fois.

— Voilà qui est bien extraordinaire dit M. Van Baert.

Un autre ouvrier, qui revenait du théâtre de l'incendie, fendit la foule et présenta à M. Van Baert une redingote et une barre de fer qu'il avait trouvées sur la muraille près de la brèche. La redingote était à moitié consumée ; cependant on reconnaissait, à la finesse du drap, à l'élégance de la coupe, qu'elle avait appartenu à un citadin.

— Tenez, maître, dit l'ouvrier ; le pauvre diable qui a porté ce vêtement et qui s'est servi de cette barre n'est probablement plus de ce monde !

— Je reconnais cette redingote, s'écria le gendarme Bourguignon ; c'est celle du prisonnier qui s'est évadé cette nuit...

— Et vous dites qu'il est mort ? demanda madame Van Baert épouvantée.

— Tout le prouve, madame.

La pauvre femme tomba dans les bras de son mari en murmurant :

— Vous voyez bien qu'il était digne de vous ! il est mort pour sauver votre fortune.

Le surlendemain du jour (il faudrait dire peut-être de la nuit) où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, M. Van Baert et le lieutenant Quentin, enveloppés de leurs manteaux, gravissaient péniblement la crête d'une de ces montagnes arides dont nous avons cherché à donner une idée au commencement de cette histoire. Il était environ quatre heures du matin ; les étoiles commençaient à s'éteindre une à une dans la teinte légèrement orangée qui se répandait à l'Orient. La vallée, au-dessous des voyageurs, était encore enveloppée de brouillards qui ne permettaient d'en saisir aucun détail. Une brise froide sifflait par rafales sur les rocs calcinés et justifiait la précaution qu'avaient prise les voyageurs de se munir de leurs manteaux, précaution qui eut pu paraître extraordinaire, au cœur de l'été, à des gens peu habitués aux températures extrêmes des pays montagneux.

En arrivant au sommet de la montagne, M. Van Baert s'arrêta pour reprendre haleine, et s'asseyant sur un rocher au bord du chemin, il dit à son compagnon à voix basse, comme s'il eût craint d'être entendu au milieu de cette solitude :

— Ouf ! voilà le plus difficile de fait ! Pourvu que ma femme et ma fille n'apprennent pas à leur réveil que j'ai voulu prendre part à cette expédition ; elles seraient de force à venir dans leur calèche me relancer jusqu'ici. Mais quelle que soit ma confiance en vous, mon cher Quentin, je ne veux m'en rapporter qu'à moi pour opérer l'arrestation de ce misérable insensé. Il a fait à lui seul dans la commune plus de ravages que toute une armée ennemie. Etes-vous sûr au moins que vos dispositions sont bien prises et qu'il lui est impossible de nous échapper ?

— Ne craignez rien à ce sujet, répondit Quentin du même ton. A vingt pas de ces arbres, continua-t-il en désignant du doigt le bouquet de chênes dont nous avons parlé, vous pouvez déjà apercevoir sur la gauche l'entrée de la grotte où Sylvain s'est réfugié. Hier au soir deux de mes hommes, qui rôdaient dans le voisinage, l'ont poursuivi et l'ont vu entrer dans ce rocher. Ils allaient s'emparer de lui quand, en approchant, ils ont entendu plusieurs voix dans l'intérieur. Pensant avec raison que ce Sylvain pouvait avoir des complices qui profiteraient de l'obscurité de la nuit pour s'échapper si l'on était en force, l'un d'eux est venu me prévenir, tandis que l'autre restait en observation à quelques pas de là. Vous savez le reste ; j'ai posté mon monde autour de la grotte, de manière à ce que personne ne puisse sortir sans être aperçu, et maintenant que voici le jour, aucun n'échappera... Tenez, voyez-vous ces points noirs et immobiles qui forment comme un cercle autour du rocher ? La nuit a du être rude pour ces pauvres diables !

— C'est bien, Quentin ; je reconnais votre zèle et votre sagacité ordinaires ; on ne peut prendre trop de précaution contre un homme aussi dangereux. Cependant, je ne crois pas aux complices qu'on lui suppose ; le maître de l'auberge des Forgerons a déclaré positivement que Sylvain était le seul coupable ; on l'avait vu entrer un moment avant le sinistre dans l'écurie où l'incendie a d'abord commencé, et il est bien constaté que personne n'a pu l'aider dans l'exécution de cet abominable projet.

— Mais, monsieur, Sylvain n'aurait pu pénétrer chez vous la même nuit, lorsque le feu s'est déclaré dans votre usine, s'il n'avait eu des complices à l'intérieur...

— Je vous comprends, monsieur, dit Van Baert séchement ;